

A L'UNISSON

Je revois ton sourire lorsque tu m'as vue, comme si nous nous étions quittés la veille. Ton regard un peu fuyant, comme si croiser d'autres yeux t'aurait fait mal.

Ta joie contenue a ouvert la boîte de Pandore. Tous mes souvenirs reviennent. Mes émotions déferlent et inondent mes joues.

Je me souviens.

D'abord le déni, le refus, la colère puis le jour où j'ai enfin osé te regarder pour la première fois.

Ensuite, les longues heures passées à tes côtés, immobile, à te parler doucement sans même t'effleurer. A t'apprivoiser. A rattraper le temps perdu. A t'aimer. A te confier mes chagrins, à partager mes joies. Tu ne les comprenais pas mais les écoutais avec ton regard absent et ton silence. Tu ne me jugeais pas. Jamais.

J'ai mis plus de 20 ans à comprendre. J'ai grandi seule en t'occultant, essayant par tous les moyens d'attirer l'attention sur moi. Toi, tu restais des heures entières, immobile, à chantonner une berceuse. Tu m'intriguais. Tu m'attirais. Tu m'effrayais. J'avais l'impression que tu prenais toute la place et me volais ma part d'amour. Je me surprénais à penser que ma vie serait plus simple sans toi. J'aurais pu être heureuse si tu n'existais pas. Je te détestais.

Je ne savais pas que toi seul pouvais combler ce manque d'amour dont je souffrais. Je ne savais pas que je t'aimais et n'osais me l'avouer. Je ne voulais pas admettre que l'amour a plusieurs visages. J'étais imperméable à ta différence alors qu'il m'aurait suffi de l'accepter comme un cadeau pour être heureuse.

Je me souviens du jour où tu as tendu ta main vers la mienne, où nos doigts se sont touchés pour la première fois, où tu as serré mon index en riant. Je me souviens du bonheur qui m'a submergée. Tu m'as acceptée après tous ces mois de patience. Tu m'as ouvert la porte de ton monde mystérieux. Tu m'as pardonnée ces années de silence, de solitude et de rejet.

Je t'ai laissé choisir le moment, ne brusquant pas les choses, respectant ton rythme et te suivant avec confiance dans cet univers inconnu. J'avais suffisamment perdu de temps à te nier, presque une vie.

Un soir, tu es venu près de moi tandis que je pleurais mon premier chagrin d'amour. Ton épaule contre la mienne, tu as absorbé mes larmes dans ta présence. Et puis il y a eu la musique, celle qui me console de mes erreurs en te voyant heureux. Celle qui nous a rapprochés encore plus que des mots ou des caresses. Celle qui nous a définitivement unis

d'un lien invisible. Quelque en soit le style, tu bouges en rythme dès les premières notes. Tu l'as dans la peau. Tes pieds restent ancrés dans le sol tandis que ton corps entier se balance. A tes côtés, je cale mes déhanchements sur les tiens. Je sais que nos mouvements s'accorderont sur le bon tempo. J'étais face à l'évidence de notre complicité, de notre lien, de ce besoin l'un de l'autre. J'ai pris conscience de l'enferment dans lequel tu vis. J'ai haï ce mot qui te définit « handicapé ». Pourquoi t'emprisonner à l'intérieur d'un jugement ? Parce que tu communique différemment ? Parce que pour toi posséder un téléphone portable n'a aucun sens ?

La colère a remplacé mon indifférence et ma peur. J'ai eu honte d'avoir eu honte de toi.

J'aurais voulu te protéger des regards, des mots, de l'incompréhension, des réflexions mais j'étais impuissante face à tant de bêtise. Toi, tu ne les voyais pas, ne les entendais pas. Tu étais plus fort, plus courageux que moi. Tu l'as toujours été.

J'aurais voulu continuer de vivre à tes côtés, avancer pas à pas avec toi, maudissant tout ce temps perdu à essayer de comprendre alors qu'il suffisait d'accepter. Mais nos chemins se sont séparés, toi restant à l'abri du cocon familial et moi affrontant mon impuissance à changer le monde à des centaines de kilomètres.

Je suis partie pour ne plus penser à toutes ces années où moi aussi je n'ai pas voulu te voir, où j'ai bâillonné mon amour pour toi. J'ai voulu oublier ma jalousie stupide et mes regrets. Ma bêtise et mes craintes. J'ai tenté d'effacer ces années de haine, d'incompréhension et de rejet. J'avais besoin de temps et de distance pour à nouveau pouvoir me regarder dans un miroir. J'ai voulu gommer ma peur de te ressembler, de devenir un jour comme toi. Quelqu'un de différent, parfois stigmatisé. Je pensais à toi et t'aimais de loin mais tu ne le savais pas. Tu souffrais en silence, privée de ma présence que j'ignorais être essentielle pour toi.

Un jour, un appel téléphonique a réveillé ma rage contre eux, contre moi, contre le destin. Contre l'impuissance. Contre ce monde imparfait que j'espérais encore rendre plus beau, plus humain. Pour toi.

Je me suis battue contre leur décision de te placer dans ce centre spécialisé accueillant des personnes soi-disant comme toi parce que pour moi tu es unique. Je ne te voulais pas au milieu des cris, de la violence, parfois, de la différence, toujours. Je réfutais cette vérité. Je ne voulais pas regarder cette réalité en face. Je leur en voulais de te priver du droit de vivre comme tout le monde, comme moi. Je leur reprochais leur égoïsme. J'occultais tes crises. Je ne voulais pas voir leurs rides, ni leurs yeux éteints, fatigués par les nuits sans sommeil. J'avais mal pour toi mais ne pensais qu'à moi.

Je ne t'ai pas offert de partager mon quotidien. J'avais encore peur du tien. Il me restait un long chemin à parcourir, égoïste, donneuse de leçons et paradoxale jusqu'au bout. Lâche, coupable, pire qu'eux. Je renonçais à lutter pour mes idées de monde meilleur et cohabitais avec une colère sourde. J'abdiquais et t'abandonnais à leur décision, enlisée dans mes préjugés et ma vision de ce qu'allait être ta vie. Il m'a fallu des mois pour comprendre que renoncer à t'enlever de ce centre serait pour toi un grand pas vers ce monde meilleur. J'ai mis des mois pour en franchir le portail, des mois pour leur pardonner une faute imaginaire.

Je sais aujourd'hui que c'est à moi que je devais pardonner. J'y suis presque arrivée grâce à toi. Tu as compris bien avant moi et tu m'as pardonnée depuis longtemps. Mon silence. Mon rejet. Ma peur. Ma colère. Ma honte. Mes absences. Mon incompréhension. Mon mal amour.

Je me souviens de ton regard lorsque j'ai retrouvé mon courage. Ton sourire lorsque je t'ai donné mon lecteur CD portable et posé mon casque sur tes oreilles. Je me souviens de notre danse improvisée au milieu de la salle commune.

J'ai pleuré de joie. Tu as serré mon index, le regard englouti dans ton monde, ce monde mystérieux saupoudré de musique. Nous étions seuls dans notre bulle, ensembles et unis par un lien invisible. Je viens te voir aussi souvent que possible. C'est à chaque fois une fête, notes partagées et complicité retrouvée. Nous partageons ce même secret : savoir que le bonheur est simple et fragile. Tellement simple. Tellement fragile. Nous l'avons appris l'un de l'autre. Toi sans en avoir conscience et moi dans la douleur. Je ne cherche plus la perfection d'un monde idéal et utopique mais je n'ai pas renoncé à faire du monde une partition à lire à deux. Toi et moi dansant dans un monde meilleur.

J'ai compris les paroles du renard du Petit Prince. J'ai appris à t'apprivoiser. Je me suis fabriquée des souvenirs avec toi pour illuminer mon présent. J'attends ces moments où nous nous retrouverons en écoutant la 5^{ème} symphonie, ton morceau préféré, celui qui t'habite dès que tu en entends les premières notes. J'ai découvert les joies de ces petits riens qui me ramènent vers toi et les peines liées à ton absence. Je ne me bats plus contre des moulins à vent mais accepte la vie comme elle vient. J'avance jour après jour vers ce monde meilleur que je t'ai promis. Je te tiens la main sur son chemin.

Je t'aime. Je t'ai toujours aimé. Toi, mon petit frère. Toi, mon jumeau. Toi mon frère autiste.

(1357 mots)

A l'unisson

